
Marie -Louise Haumont

PAR UN BEAU JOUR D'AUTOMNE, Marie-Louise Haumont entra pour la première fois dans la classe de Mademoiselle Piérard. Elle s'arrêta sur le seuil tout effarouchée de se trouver devant une dizaine de petites filles en tabliers noirs, rieuses et jacassantes. J'étais l'une de ces filles. Il me parut que la «nouvelle» venait de très loin, d'un pays où peut-être il n'y avait pas d'école, pas de pupitres, pas de tableau noir, tant elle semblait surprise de se trouver à côté de l'institutrice, dans cette classe où nous avions toutes nos habitudes. Il est vrai que notre vie d'écolière lui était étrangère. Bien que née à Woluwé-Saint-Lambert, elle avait passé son enfance à Mulhouse où son père dirigeait une industrie, mais surtout, elle avait été malade plusieurs années et, après son retour à Bruxelles, avait poursuivi ses études, chez elle, sous la direction d'une dame charmante, cousine de Paul Colinet, le poète surréaliste, dont elle entretenait parfois son élève. Ainsi elle arrivait parmi nous comme si elle débarquait d'une autre planète et la sauvagerie de nos jeux l'inquiétait ; en revanche, elle aimait lire et nous dépassait largement dans ce domaine. Ses devoirs de français nous étonnaient par leur longueur, par leur humour, par la manière dont elle les peuplait de personnages réels ou imaginaires, prodigieusement vivants.

L'institut des Demoiselles de Decker, où nous nous trouvions, lui convenait à merveille. La littérature occupait une large place dans les programmes, nous faisions du théâtre, nous lisions des traductions de Dante, de Camoens et de Shakespeare ; les classiques français nous touchaient comme s'ils avaient été écrits pour nous. Malheureusement, cet enseignement trop original n'était pas homologué. À dix-sept ou dix-huit ans, il fallait donc chercher d'autres voies. Bonne musicienne, Marie-Louise présentera des examens de musique, plus tard elle enseignera quelque temps dans des écoles de Schaerbeek. Écrire était sa véritable vocation, aussi, à peine sortie de l'école, fonda-t-elle avec quelques amis, dont j'étais, la revue *Cahin Caha*, à laquelle collaborèrent notamment les frères Piqueray et le musicien de jazz Lucien Poliet. Les premières livraisons étaient photocopiées sur papier turquoise, au début de 1940 il y eut quelques numéros imprimés qui furent vendus (mal) à la criée, par des vendeurs professionnels, Place de la Monnaie ; cette glorieuse aventure se termina au mois de mai de sinistre mémoire.

La guerre cependant apporta bien d'autres difficultés et malheurs. Lors d'un bombardement, la maison des Haumont fut gravement touchée. Vint ensuite la maladie du père de Marie-Louise. Il eut encore la joie de connaître la libération de Bruxelles, en septembre 1944, mais hélas, il mourut deux mois plus tard.

Une existence difficile commence à partir de là. Gagner sa vie par l'écriture est presque impossible à Bruxelles, dans ces années-là. Cependant, Marie-Louise

Haumont, intéressée par le journalisme, suit les cours de l'Institut pour Journalistes et tente sa chance en envoyant des articles à l'un ou l'autre quotidien, mais sans succès.

Pendant ces années angoissantes, elle demeure à Bruxelles auprès de sa mère, dont la santé précaire se détériore de plus en plus. Lorsque Madame Haumont s'éteignit, l'écrivain se décida à jouer le tout pour le tout et partit tenter sa chance à Paris où elle espérait enfin vivre de sa plume. Merveille ! Son premier article, un compte rendu d'une représentation de *Britannicus*, est accepté par *Combat*. Elle pourra désormais écrire des chroniques régulières dans le journal, ce qui lui permet de subsister. Elle s'installe dans une chambre, rue Dauphine, non loin de la Seine et à deux pas du carrefour de Bucy où se tient un des plus jolis marchés de Paris, tout parfumé de thym, de sauge, de céleri et violette.

C'est à la rédaction de *Combat* qu'elle rencontre son futur mari, Jacques Mourgeon, journaliste, photographe et monteur de films, fêru de tous les aspects de l'audiovisuel. Il fonda avec elle *Télé Revue*, une publication qui fut patronnée par la ligue de l'enseignement. À deux, ils menèrent campagne pour la qualité des programmes de télévision, ils analysèrent le langage propre au petit écran, ils se passionnèrent pour ce qui leur paraissait une nouvelle sorte d'art. Hélas, *Télé Revue* mourut jeune, mais elle favorisa l'engagement de Marie-Louise Haumont à l'Éducation nationale. Elle fut d'abord chargée d'écrire des articles consacrés à la télévision scolaire, pour devenir ensuite rédactrice du Bulletin de la Télévision scolaire. Par la suite, elle s'occupera avec bonheur de plusieurs revues de l'Éducation nationale, notamment *Média* (Revue des techniques modernes d'enseignement) et *Textes et Documents pour la classe*.

Il va de soi que, même si elle aime son métier, sa très vive imagination n'est pas comblée par l'exercice de sa profession. Les personnages, au-delà des réflexions sur l'avenir de la communication, tentent de jouer leur rôle, de prendre forme, de parler ou de rire. Marie-Louise Haumont écrit alors des nouvelles, elle ébauche une pièce de théâtre et, finalement, un court récit se ramifie en tous sens pour devenir un roman : *Comme ou la journée de Madame Pline*. L'accueil est excellent, il encourage l'auteur. Les figures du roman, les éléments du récit sont ancrés dans la réalité vécue. Les lieux sont parfois décrits sur le vif des souvenirs, ainsi en est-il de Bruxelles et de Liège ; ils peuvent aussi être entièrement reconstruits par l'imagination comme Senlis qui est le cadre de la vie quotidienne de l'héroïne. La même manière de conjuguer le réel et l'imaginaire reparaît dans *Le Trajet* inspiré de la vie professionnelle de l'auteur et de ses déplacements, car, à l'époque, elle avait quitté Paris pour s'installer avec son mari à Epinay-sur-Orge, dans une petite maison bâtie dans une ruelle champêtre. Le jardin, occupé par un gros chien bâtard, appelé Skief, était planté de vieux rosiers et d'une vigne. Un joyeux teckel joignait ses aboiements à ceux de Skief à l'arrivée des visiteurs. C'était un lieu de bonheur et de travail.

La mort très brusque de Jacques Mourgeon va soudainement détruire cette quiétude et l'enchantement du jardin clos de hauts murs où ne pénétraient que des amis. Marie-Louise Haumont revient alors quelques temps à Paris, mais

parallèlement, elle fait de longs séjours dans les Landes, auprès du peintre Marcel Saint Martin et de sa femme Janine. Là se recrée tout un milieu chaleureux d'échanges et de création. Lorsque l'auteur reçoit le prix Fémina pour *Le Trajet*, elle décide d'acheter une maison au Cap Breton, car c'est à la fois être dans les Landes, auprès de ceux qu'elle aime, et au bord de la mer.

L'Éponge reprendra, en les approfondissant, les jeux passionnants et passionnés du réel et de l'imaginaire. La vie du comédien, héros du roman, se déroulera, cette fois, surtout en Belgique, notamment à Liège, où des attaches familiales ont souvent conduit Marie-Louise Haumont pour des séjours plus ou moins longs. Les allusions aux années de guerre témoignent aussi de subtiles transpositions entre les souvenirs et de merveilleuses inventions.

La mer, le bruit des vagues sont une texture secrète de la vie de l'auteur qui l'évoque rarement dans ses textes. Elle est cette part de solitude qui permet d'écrire avec humour, avec distance et avec chaleur, les déchirements des deuils, l'angoisse, la difficulté de vivre dans un monde anguleux et géométrique, étranger à la vraie vie. Cette solitude est aussi l'envers du bonheur éprouvé dans la conversation, l'amitié, le partage des repas merveilleusement préparés, de la musique, des idées, ... de tout ce qui s'échange.

BIBLIOGRAPHIE

- ROMANS : — *Comme ou la journée de Madame Pline*. Paris, NRF, Gallimard, 1974
— *Le Trajet*. Paris, NRF, Gallimard, 1976 (Prix Fémina).
— *L'Éponge*. Paris, NRF, Gallimard, 1981.
— *Un roman inédit* : titre possible : *Le Brouillon*.